



Risque de l'Autre, par Xavier Emmanuelli

« *Le plus beau risque dans la vie c'est de risquer sa vie,
c'est évident.* »

Témoignage Risque de chance, les 04/01/2017 et 09/04/2019 au SAMU social à Paris, de Xavier Emmanuelli, médecin fondateur de Médecins Sans Frontières et du SAMU social. Conclusion par le Docteur Suzanne Tartière, médecin urgentiste du SAMU de Paris, ancienne directrice médicale du SAMU social, autrice de *En cas d'urgence faites le 15*⁴⁸.

Cher Xavier, baigné par la Corse résistante de tes parents, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Il est difficile de choisir le plus beau, car cela dépend des circonstances et de l'âge. Je n'aurais pas répondu la même chose à 30 ans que maintenant où j'en ai 80. Mon plus beau risque, bien entendu, est l'aventure de Médecins Sans Frontières. C'était l'époque de l'initiation, le moment où j'ai franchi le pas. Je quittais le paysage familial des miens qui m'aimaient, mon environnement à la fac et mes camarades, pour entrer dans un univers de précarité et d'inconnu, où les risques sont à la fois réels et fantasmés. J'entreprenais un saut dans l'inconnu, mais en même temps j'étais extrêmement excité. Je prenais l'un des plus beaux risques qui soient. Le

48. EMMANUELLI, Xavier, TARTIÈRE, Suzanne, *En cas d'urgence, faites le 15*, Albin Michel, 2015.

vrai risque, c'est de te lancer dans une histoire où il n'y a pas de précédent. C'est ce qui s'est passé pour le SAMU social, par exemple. Tout était prêt. Il ne manquait pas un trombone – « pas un bouton de guêtre », disait le ministre de la Guerre en 1870. Et puis un jour, le 23 novembre 1993, Chirac m'a dit : « Toubib, c'est pour ce soir. » C'était un saut dans l'inconnu, car il avait invité toutes les télés, toutes les radios au dispensaire de la rue René Coty : On attendait le premier appel pour lancer la première équipe. C'était un type de risque que Chirac savait prendre, j'étais bien obligé de suivre. Bien entendu je ne me sentais pas prêt, mais bien entendu aussi, il fallait se lâcher, car nous étions arrivés au jour J. C'était un beau risque, la suite l'a prouvé, puisque le SAMU social est devenu une institution.

Chaque fois que tu es plongé dans l'inconnu, que tu ne peux pas trouver de précédent, tu es au bord de la crise, car tu es dans le grand bain. Il faut savoir que c'est le moment du risque, parce que tu ne peux pas plonger en t'agrippant au bord. Je pense à un auteur que plus grand monde ne lit, mais qui a eu son heure de célébrité, Arthur Koestler. Dans *Croisade sans croix*⁴⁹, son héros ne cesse de dire, comme un mot fétiche : « Après tout, pourquoi pas ? » Autrement dit : coupons les ponts, on verra bien. J'ai accumulé de beaux risques, mais différents selon les époques de ma vie et je ne le regrette pas. Les anciens parlaient d'un petit dieu de la baraka, Kairos, dieu de la chance et du temps. Il était chauve, à part une mèche au-dessus du front. Il fallait le reconnaître très vite quand il passait, l'attraper au vol par sa mèche parce que tu n'avais pas de deuxième prise. Si tu ratais cette prise-là, derrière il n'y avait plus de cheveux pour s'accrocher au petit dieu. J'ai vu voler le petit dieu Kairos autour de moi tout le long de ma vie. Quelquefois je n'ai pas su l'attraper ou pas su le reconnaître. C'est ça, la belle prise de risque, c'est d'identifier la chance quand elle passe et avoir l'audace de la saisir.

Comment l'as-tu vécu et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

C'est d'avoir conscience que pour la première fois, tu te lances dans l'irréversible. C'est cela qui est plus grand que toi. Rien n'est négocié quand tu prends un risque. Tu le prends ou tu ne le prends pas. Dans le fond, c'est binaire. Arthur Koestler définit deux vies : la vie tragique et la vie triviale. La vie triviale est la vie de tous les jours, où il y a mille et un petits choix

49. KOESTLER, Arthur, *Croisade sans croix*, Calmann-Levy, 2005.

à opérer, et où tu peux revenir en arrière. C'est la vie que nous menons tous. La vie tragique, c'est la vie dans les grandes catastrophes, les grands événements. Tu t'engages dans la Résistance ou dans la Collaboration, mais tu fais un choix. C'est l'un ou l'autre. Si tu restes neutre, tu restes dans la vie triviale. La vie tragique consiste à faire un choix de vie. Évidemment, tout le monde a envie d'être dans la vie tragique. C'est la raison profonde qui attire les gens vers des métiers comme ambulancier, anesthésiste-réanimateur, pompier : ils ont l'impression d'évoluer dans la vie tragique, une vie qui a du sens. Ils ont l'impression de vaincre la mort en quelque sorte, certes la mort des autres, mais en même temps ils sortent grandis de l'épreuve.

La vie tragique inclut le fait que tu risques ta vie. Pas seulement la vie des autres. Les héros sont des modèles et tout le monde a envie d'être un héros. Mais l'héroïsme est rare. Le comble du dandysme est d'évoluer dans la vie tragique avec les comportements de la vie triviale. (Rire) J'ai aimé, comme tout le monde, être au cœur de la vie tragique, qui se présente rarement. Est-ce qu'on est à la hauteur de la vie tragique ? À la hauteur de ce moment où ta vie est l'enjeu ? Le cas n'est pas fréquent, mais c'est ainsi que la question se pose quand tu dois faire un choix vital, sans garantie. Tu ne peux pas choisir quand tu connais le scénario. Je fréquentais beaucoup le café du coin dans notre quartier, et autour du zinc je n'ai connu que des héros, bien entendu. Il est facile d'être un héros quand tu connais le scénario. Mais quand tu ne connais pas le scénario, quand tu te lances dans l'inconnu et que tu es obligé d'adopter les comportements de la vie tragique, c'est là que tu te grandis, c'est là qu'est ton courage.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

C'est une question à laquelle je ne sais pas répondre. Tu ne sauras jamais quelle a été ta contribution au monde. J'ai su fabriquer des outils, j'ai su enseigner et être convaincant, mais quelle est ma contribution ? Bien malin qui peut le dire et certainement pas moi. Peut-être ai-je semé quelques petites graines ? Maintenant que je suis vieux, que je ne risque rien, je rencontre des gens qui me disent : « C'est formidable, tout ce que vous avez fait. » Mais qu'est-ce que j'ai fait, sinon d'avoir rencontré Kairos ? J'ai eu la baraka d'avoir rencontré des gens au bon endroit. C'est important, mais difficile d'être loyal avec soi-même, hors des clichés. Sais-tu ce que l'on se dit, au plus profond de sa loyauté ? : « Je suis un usurpateur. »

Pourquoi ?

Parce que j'ai été en dessous de ce que je considérais comme une mission. J'aurais pu faire dix fois mieux. J'avais un public, en tout cas les gens me regardaient. Tu es forcément un dilettante. Les héros, eux, sont morts et ne rentrent plus à la maison.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même qui te donne le goût de vivre ?

C'est une question que je ne me suis pas posée. Le professeur Robert Debré a écrit un livre dont le titre me fait rêver : *L'honneur de vivre*⁵⁰. C'est un honneur de pouvoir intervenir dans le monde et d'avoir ne serait-ce qu'une toute petite partie à jouer pour contrer la fatalité. Tous les hommes sur la terre ont une ombre portée, petite ombre pour certains, grande ombre pour d'autres, mais qui donne un sens à ta vie, aussi minuscule soit-il.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Bien entendu, c'est toujours ainsi que cela se passe. Tu poursuis un objectif et puis, tout d'un coup, c'est sur le côté que la solution se présente. On raconte que les gens trouvent dans leurs rêves des solutions auxquelles ils n'avaient pas pensé. Comme si nous avions en nous une part « medium » par rapport à une vérité absolue. Tiens ! Prenons l'exemple de la découverte de la pénicilline par Alexander Fleming. Ce n'est pas du tout dans ce domaine-là qu'il travaillait. Il entretenait une culture de champignons sur le bord d'une fenêtre. C'est alors qu'il remarqua, paraît-il, une zone sans champignon, car il y avait une substance dans cet espace qui tuait la vie. Il n'y a pas prêté attention tout de suite, car son travail n'était pas orienté là-dessus. Ce n'est que longtemps après qu'il s'est aperçu qu'il avait découvert la pénicilline. D'ailleurs le mot « antibiotique » veut dire « contre la vie. » Il n'avait pas du tout pensé à ça, il l'a trouvé par hasard et ensuite, bien sûr, il s'est un peu excité sur sa découverte. Sans le savoir, tu fais des recherches dans un sens et puis il y a un malin génie qui te prend par la manche et te souffle : « Tu crois que tu vas par-là, mais c'est là-bas que se trouve la vérité. » Évidemment, il faut que tu sois assez attentif et que tu saches voir. Ce genre de situation s'est produit cinquante fois dans le monde

50. DEBRÉ, Robert, *L'Honneur de vivre*, Hermann, 1996.

scientifique. C'est une bénédiction. Cela prouve que dans les recherches scientifiques que tu mènes, par exemple sur les exoplanètes, tu cherches ce que tu as déjà imaginé, sans cela tu n'irais pas le chercher. La vérité est dans ce que tu n'arrives pas à formuler. Tu vas donc toujours dans le même sens, tu trouves ce que tu cherches. En réalité, la vérité est sur les chemins de traverse. Quand tu ne t'y attends pas, elle te saute dessus. Si tu es malin, intelligent et que tu as assez d'humilité, tu peux regarder sur le côté. Sinon, tu es totalitaire et au bout du compte, tu ne trouves pas ! (Rire)

Est-ce un risque d'être juif dans l'histoire, Xavier ?

Dans l'histoire de l'Occident, tu veux dire, parce qu'en Orient ils n'en ont rien à foutre ! Mais comme tu m'interroges du point de vue de la seule histoire qui a connu la chrétienté, le champ de ta question se ratatine. Pour moi, c'est la religion juive qui a enfanté toutes les recherches de notre Occident. C'est le Dieu inconnu, inconnaissable, qui prend soin de son peuple. Avec des façons de faire incompréhensibles, mais il guide. C'est fascinant, car les chrétiens ont hérité de cela. Catholiques, orthodoxes, protestants. Sauf qu'il s'est passé un événement majeur, c'est l'Incarnation. C'est pour cela qu'il y a un grand hiatus entre ceux qui croient que l'Incarnation permet l'arrivée de Dieu sur la terre à travers l'homme, et les Juifs qui l'attendent encore. Ils attendent un messie qui ne peut pas être humain, puisque leur Dieu est inconnaissable. Tu vois le malentendu métaphysique qu'il peut y avoir.

La deuxième chose à laquelle je pense depuis toujours, c'est une question : pourquoi l'antisémitisme ? Qu'est-ce qui se passe ? Il ne peut pas s'agir uniquement de disputes autour de Dieu. On te dit : « Oui, il y a autre chose ; sociologiquement, les Juifs étaient les usuriers, parce que l'Église interdisait l'usure aux Chrétiens. » Peut-être. Mais le fond des choses est plus compliqué. Vois Caïn et Abel. En fait, les Juifs sont les préposés à Dieu. Ils sont les gardiens de la ligne directe avec lui. Alors, on est jaloux : pourquoi eux et pas moi ? C'est la réaction de Caïn : pourquoi l'offrande d'Abel plaît-elle à Dieu et pas la mienne ? Or la grâce ne se discute pas. Reste que les préposés à Dieu font envie. Moi aussi, j'aimerais être aimé. J'aimerais bien être élu, moi aussi. Ce que je te dis est peut-être naïf, mais... Regarde les Allemands : « Gott mit mir », Dieu avec moi. Tout le monde le réclame, cet amour de Dieu. Tu te rends compte, les Juifs se faisaient couper en rondelles pour « L'an prochain à Jérusalem. » Ils y croyaient, parce qu'ils sont les préposés à Dieu. Je ne te parle pas des marchands de

tissus. Je te dis qu'en profondeur la culture juive dit l'envie d'être aimé de Dieu, car les Juifs savent qu'ils sont porteurs de cette aspiration. Pour moi qui suis très croyant, il n'y a qu'une seule créature qui habite la terre, c'est l'humanité. Comment veux-tu être « anti » ? Si tu es antisémite, alors tu es contre toi-même, car il s'agit de ton frère, puisque nous avons tous un seul Père. Tu es juif, toi ?

Non, et j'essaie d'être anti-rien.

Qui es-tu comme magicien dans ce monde ?

Le monde est magique et je participe à la magie. Tout peut arriver, tout doit arriver : les rencontres et le grand mystère de l'altérité. Qui est l'autre ? Peut-être un ennemi redoutable, peut-être quelqu'un de magique, exotique, charmant. Pas forcément un salopard qui en veut à ma vie ou qui veut me placer une police d'assurance. L'idée m'est venue sur le tard, comme médecin : nous sommes tous bâtis sur le même schéma, un archétype. Et l'on a toujours les mêmes rôles. C'est comme au jeu d'échecs. Tu déplaces les pions comme ça, ta tour comme ça, ton fou comme ça, ton cavalier comme ça. D'accord, c'est la règle. Mais à partir de là, tu as une infinité de stratégies possibles. Les codes sont toujours les mêmes, mais tu as des stratégies à l'infini. Les hommes se ressemblent. Il y a la libido, la force tellurique de la vie. Monsieur Freud était très bien renseigné là-dessus, mais avec cette force et cette énergie tu as toutes les constructions possibles. Le pouvoir, la rencontre. Tu peux transformer cette force tellurique. Elle sert à la libido, à la sexualité, à la reproduction, mais elle sert aussi à la vigueur de la vie, de l'art, de la compréhension et de la joie. Donc on s'en arrange, comme dans le livre *Toutes les nuances de gris*⁵¹. Moi je dis : « Toutes les nuances des couleurs de l'arc-en-ciel. » (Rire)

Que voudrais-tu voir se réaliser encore au travers de toi et au-delà de toi ?

J'ai 80 ans. C'est dire que j'ai parcouru mes saisons. C'est l'âge moyen de la mort des hommes. Les femmes vivent un petit peu plus. Dans la Bible il est dit : « Il mourut rassasié de jours. » J'ai eu ma part, tu sais. J'aimerais accueillir la mort en la bénissant. Ce n'est pas gagné. Je l'attends avec sérénité, mais va savoir si au dernier moment je ne m'accrocherai pas ? J'aimerais bien qu'elle se réalise comme je l'espère, à travers moi. J'ai

51. JAMES, E.L., *Cinquante nuances de Grey*, JC Lattès, 2015, p. 33.

acquis une sagesse, une compréhension du monde subjective. Je me dis : il n'y a pas de vérité au monde, et c'est ça la joie et l'honneur d'être dans ce monde. Il n'y a pas une vérité établie. Tu as ce que ton chemin t'a fait voir. Mais il y a plein de choses qu'il ne t'a pas fait voir. Tu n'as qu'une vie, enfin, qu'une vie... il faut voir, mais qu'un moment de vie. Il m'a été donné d'en décrypter quelque chose. J'aimerais quitter la terre en la bénissant, pas en la regrettant. Voilà. Il y a encore un petit chemin à parcourir. Je voudrais aussi que les jeunes types comprennent qu'on est dans une crise et que cela va être leur tour d'entrer en scène. Qu'ils acceptent d'entrer en scène avec les incertitudes, le poids de l'inconnu, la violence qu'ils auront à affronter et les risques qu'ils auront à prendre. Je voudrais que cela se réalise. Très souvent je le dis dans mes cours, mais il faut y aller sur la pointe des pieds, car entre eux ils disent de moi : « L'autre con, c'est un curé. » Non, je ne suis pas un curé. Je suis un homme qui a traversé la vie avec ses incertitudes. Je ne suis pas fini, je ne suis pas prêt. Si la mort vient, je la prendrai, mais je n'ai pas tout dit. Tout homme est inachevé. Tout homme était inachevé.

Qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile ?

Quand j'ai une rencontre à faire, je dépêche d'abord mon ange gardien pour qu'il aille rencontrer l'ange gardien de mon interlocuteur. Avant la rencontre, les anges gardiens diplomates se sont déjà rencontrés. Ça facilite.

Selon Christiane Singer, « la seule bonne mesure est celle d'aimer exagérément », mais si, selon ton livre, l'homme n'est pas la mesure de l'homme, quelle est la bonne mesure, Xavier ?

Tout le monde rêve de la bonne mesure. Le communisme, pour les militants qui y croyaient, apportait de l'espoir. Nous rêvons tous de la communion des saints, sauf que les fraternités qu'on nous propose – la franc-maçonnerie, le communisme, tout ce que tu veux –, c'est le miroir truqué du diable. Ce miroir truque la communion des saints. Car celle-ci n'est pas de ce monde, mais tout le monde a cette aspiration de fraternité, et même si on ne l'avait pas, tout le monde s'appelle compagnon, camarade, frère. On le veut. Je ne dis pas que la fraternité ne s'incarnera pas. La fraternité s'incarnera, mais il faudrait tout de même d'abord que les frères soient prêts !

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée ? »

Oui, ça ne se discute pas. Il le prouve, lui.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

Vivre ! Mais quand ma mort viendra, elle sera bien accueillie et ce que je dis là n'est pas du tout, mais alors vraiment pas du tout une coquetterie. Quand métaphysiquement tu es avancé, tu dis : l'aventure continue. Je ne serai plus incarné, mais je suis une vieille âme qui va continuer son chemin. Donc ça continue, et quand ce sera le moment il y aura autre chose. Naguère, Françoise, la mère de Catherine Dolto, qui avait ce côté slave, juif... et donc métaphysique, avait un petit fil qui la reliait à Dieu, enfin ce qui est appelé Dieu. Elle disait : « L'organisme sait très profondément que c'est son choix de mourir à ce moment-là. » Il y a des signaux de mort qui arrivent.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Ah oui. Quand je parlais de panache... je suis un homme humble, mais orgueilleux dans cette humilité même et ce n'est pas du tout un paradoxe. L'orgueil est mon humilité. Je suis enchaîné à ma liberté. On peut s'amuser avec les paradoxes. Mais c'est un défaut qui m'enchaîne à la terre.

La liberté est-elle l'intention positive qui se cache derrière ce défaut ?

La liberté, c'est le jeu sacré de l'esprit. Je dis bien : sacré. Il vous est donné les vertus du jeu, c'est-à-dire la latitude de disposer de tout l'éventail de choix et de possibilités. Werner Heisenberg appelle cela « le principe d'incertitude ». C'est ma liberté, c'est ce qui va guider mes choix. Qui choisit ? Est-ce la Providence, moi, mon expérience, mon orgueil ? Bernanos, dans *Le Journal d'un curé de campagne*⁵², dit : « Tout est grâce. » Quoiqu'on fasse, tout est grâce.

52. BERNANOS, Georges, *Journal d'un curé de campagne*, 1936 (1re édition), éditions Thélème, 2019, p. 34.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

J'ai eu un maître dans l'action, que je reconnais comme tel. Ce n'est pas un grand humaniste, c'était Pierre Huguenard, l'un des fondateurs de l'anesthésie moderne et précurseur de la médecine d'urgence avec la mise en place du SAMU 94. Il était orgueilleux, mais il m'a appris les raisonnements de l'action. J'ai donc eu un maître qui n'était pas grandiose, et beaucoup de pistes qui m'ont été données. Ceux qui m'ont accompagné, je les comparerais volontiers à cette boule, dans les bals, qui tourne en émettant des rayons de lumière partout. J'ai reçu ces rayons-là, qui venaient aussi bien d'Arthur Koestler, de Joseph Kessel, de Yung que du pauvre Freud. Des bribes de lumière, et la boule tourne ta danse à toi.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Il faut que j'apprenne, ce n'est pas fini. J'ai compris petit à petit l'amour super-naturel. Bien sûr il y a la passion, l'amour mystique, l'amitié, l'amour de la mère et de l'enfant, l'éros et l'agapè... Tous les rayons de l'amour. Mais ce n'est pas encore cet amour-là. C'est comme quand tu es devant l'hostie et qu'on te dit : « Est-ce que tu crois à la Présence réelle ? » La réponse est oui, mais qu'est-ce que c'est ? C'est la transsubstantiation, c'est-à-dire comprenez qui pourra. La transsubstantiation signifie qu'au-delà de l'homme il y a l'homme. Il n'y a pas le surhomme de Nietzsche, il y a l'homme cosmique de Dieu, de Jésus. Donc l'amour super-naturel est ce qui me lie à l'autre, à mon voisin, que je le veuille ou non. Et c'est à moi de le chercher.

En conclusion, faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce que je suis copain avec Moati, ça ne pouvait pas être mauvais, et si quelque part ça pouvait lui faire plaisir, c'était oui.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?

C'est risquer sa vie, c'est évident.

*Le mien aura été de partager ce moment avec toi
aujourd'hui... Merci du fond du cœur*

As-tu un message à laisser aux jeunes ?

Oui, je te l'ai déjà dit : « Après tout, pourquoi pas ? »

As-tu un secret à confier ?

C'est que tu avais préparé cette sortie-là et qu'elle n'est pas spontanée.

As-tu une dernière question ?

Non, mais je voudrais que tu remarques que c'est l'état de ma propre agitation brownienne, de mon cœur et de mon esprit que je t'ai livré. C'est un exercice de loyauté que j'ai fait pour toi.

Je suis content qu'il y ait eu avec nous Suzanne Tartière⁵³, vieux compagnon, si j'ose dire, parce qu'à ce stade on est asexué. Pardon de dire cela, Suzanne, mais tu m'as tellement accompagné dans les épreuves ! Suzanne est urgentiste ici et elle se bat pendant des heures au téléphone. Elle a sauvé des gens du suicide. Elle n'a pas raccroché. « Oui, dites-moi, attendez. » Il faut lire son livre *En cas d'urgence faites le 15*. Elle apporte l'espérance à des gens face auxquels tout le monde aurait abandonné – mais pas elle, elle n'abandonne jamais. C'est aussi une grande pédagogue avec les autres médecins.

Suzanne Tartière, que souhaitez-vous nous dire ?

J'ai la chance de faire un super métier, j'arrive à soigner avec quelques mots par téléphone et c'est génial. Les gens appellent et j'essaie de trouver une solution. Quand c'est très grave, il est facile de trouver la solution, on envoie une équipe du SAMU. Parfois c'est moins grave, mais finalement il y a une grande solitude, une grande détresse. Avec deux ou trois questions simples, on arrive à percer cela. Le fait d'être médecin est un sacré « plus ». Je ne donne jamais mon nom. Parfois, ils éclatent en sanglots. Je leur dis : « Mais ce que vous faites, c'est trop dur, vous ne pouvez pas l'assumer, on va vous aider. » Hier, j'ai eu au téléphone une dame de 70 ans qui s'occupe à la fois de sa mère de 90 ans et de sa tante – de 90 ans également. Donc de

53. Docteur Suzanne Tartière, médecin urgentiste du SAMU de Paris, ancienne directrice médicale du SADU social.

deux personnes très âgées à domicile, sans aucune aide. Je lui ai dit qu'elle n'était pas seule, qu'on allait l'aider. Je l'ai mise en contact avec d'autres et à la fin elle était vraiment heureuse, elle voyait s'ouvrir un autre horizon. En fait, j'ai juste passé deux coups de fil, c'est simple, mais ça m'a fait plaisir de le faire. J'ai de la chance d'exercer ce métier.

Et vous, votre contribution au monde en faisant cela, Suzanne, qu'est-ce que c'est ?

Tisser de petits liens. Quelquefois, ce n'est pas grand-chose. Ce sont de tellement petites choses, mais qui peuvent avoir un effet si grand, qu'il est dommage que tout le monde ne le fasse pas. Mon but est que tous les médecins prennent le temps de faire cela. Ça ne prend pas beaucoup de temps, mais ça peut tout changer pour les gens qui appellent. J'essaie de convaincre les médecins, et plus ça va plus ils se rendent compte que c'est facile.

Merci à vous deux.